



François Boddaert

Rencontré JPS (vu Kinski), et comment ça

Boulevard du Montparnasse, allant je ne sais plus où par un temps tiède et gris. La jeune compagne parlait (j'ai oublié le motif) dans le léger vent qui rabattait doucement les longs cheveux devant le visage. Beau visage. Je suivais l'arête du trottoir ; le regard accompagnait, rivé au caniveau, un ticket de métro en route pour les cataractes souterraines. Je ne butais pas contre un lampadaire mais contre un homme à casquette dont les bras levés tenaient une perche métallique, au bout de quoi était fixée une oblongue excroissance noire – capter le son de la rue parisienne (peu active en cet après-midi), seul, jambes écartées et bras en V au-dessus de la tête. Tati avait montré *Trafic* l'an passé mais il travaillait loin d'ici à *Parade...* Nous détaillâmes l'homme occupé, casque sur les oreilles, un nagra (sans doute) contre la hanche, dont il tournait de temps à autre un bouton, puis reprenait scrupuleusement la pose. Nos regards se tournèrent vers l'entrée d'un café d'étroite façade – sa porte vitrée béante (comme un appel) sur la demi-obscurité intérieure. Nous y allâmes, la jeune femme parlait toujours (je ne me souviens décidément plus de quoi), et nous prîmes place à l'un des deux petits guéridons si parisiens dans le goulet d'entrée, entre le seuil et le comptoir.



Assis face au boulevard, je me tournais pour commander (deux crèmes ?) ; le simple bar au comptoir de cuivre faisait aussi bien restaurant par une assez grande salle, basse de plafond, sur laquelle débouchait l'espèce de petit couloir introductif où nous étions. Une dizaine de tables vides, sinon la table centrale où quatre convives s'adonnaient aux agapes, n'était l'heure avancée dans l'après-midi. Mon regard revint vers le perchman, toujours concentré sur sa mission. La jeune femme ne se taisait pas et souriait parfois (mais de quoi pouvait-elle bien m'entretenir ?), la chevelure, au repos sur les épaules, encadrait son délicat visage d'ancien temps. Nous buvions nos cafés-crème ; son regard me quitta, alla explorer la salle derrière moi ; son léger sourire s'estompa : elle cessa de causer, fixa l'espace dans mon dos. Les traits de sa face se contractèrent légèrement ; elle posa une main sur ma main droite qui tenait un mince cigare (on n'avait pas, alors, fait interdiction de tout), se pencha et dit quelque chose que je ne compris pas. Elle mit ses mains en porte-voix et, assez fort maintenant, déclara, accompagnant ses paroles d'un mouvement de tête vers la salle :

– Klaus Kinski !

Je me retournai à l'énoncé de ce nom, magnétique alors pour moi : je venais de voir (et revoir deux fois) *Aguirre*, qui me semblait le film parfait.

Dans la presque pénombre, quatre mangeurs devisaient autour d'une petite table couverte de sa nappe blanche et courte. Seul nous faisait face l'acteur allemand, si reconnaissable à sa trogne tourmentée qu'embrasait l'auréole des cheveux blond argenté, ses grandes dents blanches giclant par moments – comme expulsées de la bouche aux lèvres énormes. La table était jonchée des preuves du repas : assiettes repoussées, verres (beaucoup), bouteilles d'eau et de vin, serviettes tirebouchonnées.

Vêtu de blanc, une écharpe blanche (l'était-elle ?) autour du cou invisible (comme d'un bossu), Kinski parlait de toute sa denture, qui lui faisait une manière de grand sourire fixe, et dodelinait de la tête comme le gorille du Jardin des Plantes à qui je rendais souvent de sinistres visites (son pouce tranché). Deux femmes encadraient l'acteur (l'une très brune) et, face à lui, la courte nuque et l'arrière-crâne un peu hirsute d'un homme usé portant lunettes aux branches épaisses ; sa main droite, sur la table, malaxait discrètement la serviette à carreaux.

Ainsi postés – mi-espions mi-adorateurs tétanisés, les oreilles immenses et les yeux sans doute exorbités – nous percevions mal le monologue kinskien sauf, par bribes, ses considérations sur le prix des appartements dans le 14^e arrondissement. Sa grosse tête grotesque (au sens où l'entend Gautier) envahissait la petite salle, occupait tout, comme sa présence cinématographique submergeait les écrans d'*Aguirre* et de *L'important c'est d'aimer* (il y aurait, plus tard, *Fitzcaraldo*, mais je ne sais pourquoi le charme assez démoniaque opérerait moins). Ils se levèrent d'un même mouvement quadruple ; la femme très brune vint régler au comptoir, près de nous. Kinski et sa compagne, une solide blonde un peu vulgaire, saluèrent en français le vieillard qui, toujours de dos, serra les mains puis resta appuyé à la table ; c'était un petit homme qui paraissait infime à côté de l'acteur massif, quoique je constatai, lorsqu'il nous frôla pour quitter l'endroit, qu'il n'était pas grand non plus. Le couple disparut vivement par la droite. Étreint par ce frôlement, je n'aurais certainement pas ressenti tel engourdissement bienheureux si j'avais, à l'instant, côtoyé Proust ou Céline.

La femme brune aidait maintenant le vieillard à enfiler une veste de daim par-dessus son gilet gris. Ils nous faisaient face, à cinq mètres, mais je ne les regardais pas, comme marabouté par la « visitation » kinskienne. Mon amie se leva brusquement, approcha son visage, me pinça le bras, lâcha un son. Sa face se déforma en un gorgonien cri muet ! Je ne compris pas le mot lancé comme une alarme. Elle renouvela la grimace sans plus de succès, sinon que je crus lire « *tarte* » sur ses lèvres. Le couple alors longea notre table, le petit vieux marchant à pas glissés, poussé au coude par sa compagne. Ils étaient à présent sur le trottoir face à moi, et – « *Sartre !* », dis-je (c'était son disgracieux visage). Je me levai, laissai la monnaie des cafés, cherchai en vain du regard mon amie ; elle courait à présent dans le sillage du couple sartrien, son grand sac en bandoulière lui battant les reins.

Au Carrefour Vavin, la femme peinait à faire traverser l'écrivain ; son bras droit haut levé semblait retenir les rares voitures bloquées au feu pour attendre que le bonhomme ait enfin gagné la rive opposée. Ma compagne stationnait sur le trottoir d'en face d'où elle suivait du regard le duo mirifique tout en me signifiant d'approcher en vitesse.

– Tu te rends compte, c'est Sartre ! Et derechef elle pinça mon bras.

– On dirait bien, répliquai-je mécaniquement (qu'ajouter ?).

Elle me fixait fiévreusement.

– Suivons-les ! ordonna-t-elle.

– Suivons-le, dis-je, constatant que l'accompagnatrice venait de planter là le grand homme, après lui avoir indiqué du menton une rue perpendiculaire au carrefour.

Le supposé Sartre avançait un peu frénétiquement quoique trottinant. L'inspectant de haut en bas, je constatai qu'il portait aux pieds des charentaises d'un modèle à carreaux plus campagnard (on les vend sur les marchés de nos villes) que parisien. Mon amie, dont je sentais l'excitation à son silence et à une étrange démarche déhanchée, me dit à

voix basse (nous étions tout proches de notre cible) :

– On lui parle ?

Je m’arrêtais net, stupéfait par sa question:

– Et pour lui dire quoi : « *Bonjour, vous êtes Jean-Paul Sartre ?* » Si c’est le cas, il doit être au courant ; si non...

– J’ai lu tout Sartre ! coupa-t-elle, s’immobilisant à son tour.

– Moi pas...

– Mais tu ne te rends pas compte ou quoi ? C’est SARTRE !

– En es-tu sûre ? Tous les petits vieux qui déambulent dans Paris...

– Moi j’y vais ! Attends là... Et elle y alla.

Mais c’est elle qui m’attendit, le supposé Sartre ayant soudain disparu de l’asphalte. Girouettant fort d’un pied sur l’autre, son sac à l’épaule dansant autour d’elle, mon amie était maintenant hagarde :

– Mais enfin, il ne s’est pas envolé ! Elle se mordait les lèvres de dépit ; je la sentais proche des larmes.

Nous étions là, stupides et seuls dans Paris, engoncés dans la rumeur de la ville, épaves déposées par un hasard malin au pied d’un immeuble brusquement gigantesque... Mais l’objet de notre poursuite sortit d’une boutique, dix mètres devant nous, tenant à deux mains un étroit paquet. Il fit quelques pas, s’approcha des voitures garées au long de la rue. Ma compagne fila à sa poursuite, moi à la sienne, doublant la boutique (une pâtisserie) d’où notre proie avait surgi. Le vieil homme, descendu précautionneusement du trottoir, s’engagea entre deux véhicules pour traverser ; mon amie posa alors fermement une main sur son épaule. La victime se retourna en reculant ; à demi couchée sur un capot, elle serrait ses gâteries contre son cœur et nous dévisageait avec terreur – et la panique sortait des verres épais qu’envahissaient les yeux chassieux. Mon amie, au comble de l’excitation (peu dire !), cria :

– Vous êtes Jean-Paul Sartre !!!?

Une voix chevrotante, attestant que, peut-être, il craignait pour son paquet ou même pour sa vie, peina à répondre d’une voix aigüe :

– Ouiii !

Il se redressa vivement, se faufila entre les voitures, traversa, s’engouffra sous un porche...



Mon amie regardait, longuement et alternativement, le caniveau d’où l’écrivain avait filé et la grande porte cochère salvatrice... Son beau visage hésitait entre tristesse, dépit, incrédulité (et ça donne un résultat curieux).

Nous rebroussâmes chemin vers le carrefour Vavin ; pour rompre le silence (pansement posé sur le lourd embarras) :

– On aurait mieux fait d’aborder Kinski..., dis-je.

Elle ne répondit pas aussitôt mais pivota, fixa le point lointain où Sartre s’était évanoui :

– On aurait mieux fait... (elle serrait maintenant son grand sac contre son ventre, la bandoulière pendante).

François Boddaert, éditeur d’Obsidiane, a publié des poèmes (entre autres : *Vain tombeau du goût français*, La Dragonne, 2001 ; *Consolation, délire d’Europe*, La Dragonne, 2004), des essais, des romans (*Dans la Ville ceinte*, Le Temps qu’il Fait, 2012) et des pamphlets (récemment : *Éloge de la provocation dans les lettres*, avec Olivier Apert, Obsidiane, 2013).